

Guillaume Suzanne

A CORPS PERDU

Guillaume dispose de son corps d'origine, pas parfait mais presque, qui croule sous 32 années de lente décrépitude, passées pour une bonne part sur des sièges d'écoles censément supérieures, et des fauteuils d'entreprises de conseil et de banque finance.

C'est dire si la partie la plus usée de ce corps n'est autre que son fondement.

Par des soubresauts guère contrôlés de ses appendices supérieurs, il nous inflige des écrits courts et plaintifs, à son image, en solitaire sous forme de novellas (la saga des Poubelles, Griffes d'Encre) ou en assemblée chez Mille Saisons, Malpertuis, Dreampress.com (Ténèbres), Sombres Rets et Parchemins & Traverses (déjà).

Ce corps profite des dernières extensions technologiques sous forme de blog : guillaumesuzanne.blogspot.fr

Diane bondit du marchepied et se raccroche à une racine pour ne pas dévaler le fossé. Guettant les bruits alentour, elle recouvre de vase son visage et ses lames. Au moins ne rassasiera-t-elle pas les moustiques et le reflet du soleil ne trahira pas sa présence. Le carrosse de fin de convoi poursuit sa route sans elle, en projetant dans les airs les cailloux qui jonchent la piste et en soulevant un épais nuage de poussière. Assis à côté du cocher, Alcor, son mentor, lui fait un signe discret d'encouragement.

Diane se remémore les dernières recommandations qu'il lui a prodiguées.

« Sois très prudente, c'est un guerrier d'exception. Il se terre quelque part, au sein des marais. Je t'attendrai à Selçuk. Ne tente rien d'inconsidéré. Si tu as l'impression que la situation t'échappe, replie-toi. »

Cela fait bien longtemps qu'Alcor n'a plus montré autant d'inquiétude à la laisser partir seule en mission. Dans la Caste, il n'y a pas de place pour les peureux ou les lourdauds. La sélection se fait naturellement.

La jeune femme patiente encore dix minutes, immobile, afin de s'imprégner de l'ambiance et d'intégrer les bruits de fond. L'humus accapare son odorat, le sol est meuble et boueux sous ses pieds.

Sans hésitation, elle s'enfonce dans les ténèbres. Elle n'y voit pas à cinq mètres tant le couvert forestier est dense, rangs serrés de pins et d'eucalyptus plantés là pour tenter, vainement, de drainer cette région extrêmement marécageuse. Dans les eaux stagnantes, Diane glisse, chancelle et s'embourbe, d'abord jusqu'à la semelle, puis la

vase gagne la cheville, englue le haut des bottes, enfin dépasse le genou. Chaque pas rend la progression plus pénible ; la végétation est un carcan brunâtre qui cherche à la happer. Elle s'entaille les paumes en prenant appui sur les feuilles coupantes des laïches.

Malgré ses efforts, elle ne repère aucune trace du passage de celui qui se fait appeler Apollon : ni empreintes de pas, ni brindilles dispersées, ni viscères de gibier. Ce constat la contrarie comme rarement ; les traques longues et tortueuses lui sont pourtant familières. Néanmoins, elle préfère ne pas prendre de risques superflus. Elle n'est plus seule en cause. Elle ne peut plus raisonner égoïstement, plus depuis trois jours. Le souvenir de son passage au couvent est extrêmement vivace dans son esprit, ainsi que le diagnostic de la nonne.

En outre, l'inquiétude d'Alcor lui semble un mauvais présage et elle manque rebrousser chemin devant l'absence d'indices flagrants. Un homme qui sait masquer ses traces de telle sorte qu'elle ne les trouve pas mérite son respect et sa méfiance. Le signe d'encouragement d'Alcor n'était-il pas un geste d'adieu ? Un doute étreint Diane : lui a-t-il seulement tout révélé à propos de cette mission ? Ou bien a-t-elle déjà affronté cet Apollon par le passé et a-t-elle déjà péri ?



Diane songe à son existence. Elle en sourit. C'est un sourire crispé, amer, qui pèse en rides soucieuses sur son front ambré. Sa main gauche, éternellement recroquevillée, caresse les cals de sa paume droite, celle de l'épée. Elle tressaille en ressentant les effleurements d'ongles ras, ces ongles que d'autres femmes arborent longs et biseautés par coquetterie et qu'elle porte courts et ébréchés.

Alcor est demeuré en retrait, fort de ce tact que Diane apprécie tant chez lui. Il a retenu le porte-étendard qui voulait protester